



Avant d'entamer l'objet de ma communication, je me permets de souligner le dévouement de l'équipe qui a organisé ces journées commémoratives. Leur persévérance est d'autant plus louable que ces admirateurs de *Si Mahmoud* ont dû vaincre l'opposition de certains groupes qui veulent s'immiscer dans le patrimoine littéraire de votre ville, alors qu'ils ne sont nullement qualifiés, ni même lecteurs de ses œuvres. Pour mieux éclairer mon propos liminaire, il faut d'abord rappeler que l'œuvre d'un écrivain n'a rien à voir ou si peu avec sa vie. Ce n'est pas sa conduite morale qui est l'objet de la littérature, mais ses écrits dont on apprécie la valeur du témoignage et l'ouverture au monde et aux autres qu'il propose. Et vue sous cet aspect, l'œuvre d'Isabelle Eberhardt est digne d'éloges car elle exprime le respect des plus pauvres et des plus démunis. Par ailleurs, on ne peut nullement adresser le grief à *Si Mahmoud-Eberhardt* d'avoir trahi un peuple et un pays qu'elle célébrait si généreusement et si fidèlement. Notre héros (ou héroïne) n'a jamais joué le rôle d'espion (ou d'espionne) que certains lui prêtent à tort. Tous les faits et actes de sa biographie démontrent l'inepsie de tels soupçons, car n'oublions pas qu'elle a demandé à un anarchiste connu, Ernest Girault, de venir enquêter sur les exactions de la puissance occupante¹ et que Lyautey, lui-même, dans une lettre à leur ami commun, le journaliste Victor Barrucand, a écrit qu'elle «*était une réfractaire [et] que trouver quelqu'un qui est vraiment soi, qui est hors de tout préjugé, hors de toute inféodation de tout cliché et qui pose à travers la vie aussi libérée qu'un oiseau dans l'espace [est un vrai] régal*»². Au lieu de s'attaquer à la mémoire d'une morte qui repose sur notre terre, ses sots adversaires devraient se montrer dignes de propos semblables. Mais n'y-a-t-il pires sourds que ceux qui ne veulent point entendre ?

• Quelques précisions biographiques

Ceci dit dans l'espoir de ne plus avoir à revenir sur ce sujet, faisons le point sur certains faits biographiques qui sont restés obscurs. Le premier est celui de la paternité d'Isabelle

* Docteur es-lettres, professeur et écrivain.

¹ Cf. *Une colonie d'enfer*, Alfortville, Librairie internationale, (1905 ?)

² Cf. Chapitre 9. « I.E. et Lyautey », in » *Le Dernier Voyage dans l'ombre chaude de l'Islâm.*, Enal, Alger, 1991.

Eberhardt. Bien qu'Edmonde Charies-Roux soutienne, dans *Un désir d'Orient*¹, que ce serait Alexandre Trophimowsky, l'ancien précepteur et concubin de la mère, on ne peut balayer d'un revers de main la confession d'Isabelle à son ami. Ali Abdul-Wahab (lettre du 1^{er} janvier 1898) : «*J'ai appris, avec documents à l'appui, que j'étais le triste résultat d'un viol commis par le médecin de Maman, actuellement décédé, sans quoi, certes, je lui aurais demandé raison de son crime*»². L'objection qui consiste à douter de ces affirmations sous prétexte qu'Isabelle Eberhardt a donné d'autres versions sur son père dans des lettres publiques n'a guère de valeur puisque l'on ne voit pas qui oserait avouer devant tous une aussi peu flatteuse origine.

Un second point qu'il est avantageux de souligner concerne l'apprentissage de la langue arabe par Isabelle Eberhardt. Dès 1896, à 19 ans, elle se mit à apprendre cette langue. Dans ce but, elle est entrée en correspondance avec le cheikh Abou Naddara - ils ne se rencontrèrent qu'en novembre 1899. Ecrivain remarquable, exilé égyptien, lui-même converti à l'islâm et polyglotte, il éditait alors une revue arabe. Fondateur du théâtre égyptien, il est le premier qui ait traduit en arabe des pièces de Molière et compagnon de lutte du cheikh Djamel Al-Dîn Al-Afghâni qui collabora à sa revue. S'étant livré à des critiques trop virulentes contre l'absolutisme du khédive, il dut s'exiler à Paris où il donna des cours de français à Al-Afghani, lors du séjour de ce dernier dans la capitale française³. Si les premières lettres d'Isabelle, écrites en arabe et traduites par Maxime Rodinson, révèlent une langue très incertaine et hésitante, ses connaissances progresseront rapidement et on peut être certain que la jeune femme pratiqua bien l'arabe, à la fin de son séjour bônois, en décembre 1897. Durant ses séjours maghrébins ultérieurs, *Si Mahmoud* ne cesse de parfaire la connaissance de cette langue, à un tel point que Sidi Brahim, le cheikh de Kenadsa, le traite de lettré⁴. Cet acquit lui permet d'exceller en français, en russe, en arabe et

¹ 1^{er} tome de biographie consacrée à L.E., t. II, *Nomade j'étais*, republié sous le titre *Isabelle du désert*

² In *Ecrits intimes*, p.115, Paris, Payot.

³ Voir Pakdaman, Homa, *Djamel-ed-Din Assad Abadi dit Afghani*, Paris, Maisonneux & Larose, 1969, pp.96-99

⁴ Cf. « *Opinions de marabout* » : « [...] *toi qui as lu la parole de Dieu* ». p.164.

allemand, sans compter une certaine connaissance du grec, du latin, de l'italien, de l'anglais.

Le troisième point qui mérite éclaircissement est un éventuel séjour au Maghreb entre fin 1897- retour en Suisse avec Trophimowsky - et le départ en Tunisie de juin 1899, après le décès de ce dernier. De nombreux biographes de R-L Doyon à Edmonde Charles-Roux soutiennent qu'Isabelle Eberhardt aurait fait un voyage en Afrique du Nord durant cette période. Mais si on lit toutes les lettres datant de cette époque - celles notamment à Ali Abdul-Wahab (l'ami tunisien), à Archavir (le fiancé de 1898) et si l'on consulte tout le fonds d'Aix-en-Provence, on s'aperçoit qu'elle n'a jamais quitté Genève, après le premier retour en Suisse et avant juin 1899. Lorsqu'elle écrit la carte de visite à son ami tunisien le 1^{er} décembre, elle précise bien : « *Dimanche à onze heures du soir, ma mère est morte [...]. Par conséquent, je pars samedi à Genève.* ». Et toutes les autres pièces du fonds I.E. des Archives d'Outre-mer prouvent qu'elle était alors désargentée, qu'elle est restée auprès du malheureux vieillard. D'ailleurs la lettre du 29 mai 1899, précise bien : « *Je me réserve de vous raconter deux années de séparation dès que je vous verrai [...]* » (ibid. p. 229). De plus, où situer ce prétendu déplacement à Alger ? Puisqu'elle écrit notamment le 14 février 1902 : « *A Alger, il y aura quelques réminiscences du passé, datant déjà de deux ans bientôt...* » (M. J. p. 246). Le souvenir d'Alger renvoie uniquement au passage de juillet 1900 et à aucun autre.

Autre méprise des ouvrages : juillet 1900, lors de son arrivée à Alger, Isabelle Eberhardt aurait voulu se rendre à El-Oued, alors qu'elle précise que le but de son voyage est Ouargla : « *Je n'y croyais en somme pas beaucoup, à ce départ pour Ouargla* » (M. J., p. 41, 20 juillet). C'est encore l'opposition du Bureau arabe de Touggourt qui ne lui permet pas de s'installer dans cette oasis où elle aurait voulu être aux côtés de Si Mohammed Taïeb, le cheikh Qâdir¹. Ce sera donc cette interdiction qui lui permettra de rencontrer le bon Slimène Ehnni

¹ Peut-être ce projet est-il lié à la mission confiée par la Vve de Mores dont le mari, assassiné en 1896 en Libye, voulait établir une liaison commerciale entre Tunis et Ghadamès, malgré l'opposition des autorités.

qui deviendra son époux, le 17 octobre 1901. Pendant son second séjour dans «*la ville aux milles coupoles*», elle va narrer sa découverte merveilleuse dans «*Au pays des sables*» : «*Ainsi, ma première arrivée à El Oued. il y a deux ans, fut pour moi une révélation complète, définitive de ce pays âpre et splendide qui est le Souf, de sa beauté particulière, de son immense tristesse aussi*». ¹ Pour clore ce débat, soulignons une autre confusion : celle qui avance qu'Isabelle Eberhardt a toujours voulu ne s'installer qu'en Algérie. Au cours des difficultés, des embûches de l'existence, elle a envisagé d'aller habiter dans trois pays du Moyen-Orient : la Turquie, l'Égypte et la Palestine. Abou Naddara a été sollicité pour l'émigration en Turquie : Meriem (un autre pseudonyme) lui a demandé d'établir une attestation de bonnes mœurs. Ayant refusé de se prêter à cette aventure, il sera, un certain temps, l'objet de sa rancune, (cf correspondance avec Abou Naddara, in fonds I. E. d'Aix, 23X43). Une autre preuve se trouve dans *Mes Journaliers* : «*Je vais écrire à Chalit, à Naptouse et étudier la question d'une transplantation là-bas, en Palestine [...]*» (p. 273, le 22 septembre 1902). S'il a souvent célébré le rêve, le passé, l'écrivain n'était nullement un nostalgique. Très souvent, Isabelle Eberhardt a été une véritable battante qui affrontait, avec lucidité et détermination, les situations les plus difficiles. Les lettres à Augustin, le demi-frère préféré, sont une illustration de ce comportement. C'est encore le cas lors de la cabale du milieu colonialiste de Ténès ² qui, d'après Robert Randau, ³ cette affaire allait la marquer profondément. Les différents auteurs oublient trop une règle élémentaire de la vie de chacun : rien n'est jamais définitivement acquis.

Les deux séjours de l'écrivain dans le Sud-Ouest algérien

Pour en finir avec ce thème, évoquons rapidement ces deux longs séjours. Le premier, de fin septembre au début décembre 1903, a été entrepris à la suite de deux actes de résistance populaire aux provocations

¹ In *Au pays des sables*, Paris, Sorlot, p. 128.

² Rappelons qu'elle et son mari étaient accusés de se servir de l'emploi de Slimène dans l'administration afin de récolter des fonds pour la revue, *Al-Akhbar*, dirigée par V. Barrucand.

³ De son vrai nom, Arnaud, c'était alors un administrateur adjoint de Ténès qui était l'ami d'Isabelle dont il a laissé d'intéressants témoignages ; lui-même s'adonnait à l'écriture (*Les Algérienistes, Les terrasses de Tombouctou, Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs,...*).

et aux destructions de l'armée occupante. En effet, le siège de Taghit (17-20 août) et l'attaque d'El-Mougar (2 septembre) ont été des ripostes des ksouriens des tribus de la région bécharoise et des partisans de Bou-Amama au bombardement de Zenaga (ksar de Figuig, le 8 juin, avec 300 victimes) et aux razzias de l'armée sur Taagda (ksar de Béchar), de Boukais et de Mougheul (40 km au Nord, à la fin juin). Contrairement à l'historiographie coloniale, ce n'étaient pas des actes de brigandages, mais d'authentiques manifestations de résistance émanant du peuple, en l'absence de réaction du sultan marocain, à l'autorité chancelante, à la suite de la révolte de Bou-Hamâra, qui occupera une grande partie du Maroc occidental et faillit renverser Moulay Abdelaziz, n'eût été l'appui de la France.

C'est donc le retentissement de ces deux engagements guerriers qui amène Isabelle Eberhardt dans le Sud-Oranais, car *Al-Akhbar* lui couvre les frais de transport. On ne saurait trop sérieusement la qualifier de « reporter de guerre », ainsi que le dit Edmonde Charles-Roux dans la réédition de la biographie, *Isabelle du désert* (Grasset, 2003), puisqu'il n'y avait pas de guerre, mais résistance diffuse et occasionnelle. *Sud-Oranais* témoigne de la perspicacité de ses reportages qui se transforment vite en un récit de voyage ; qui, contrairement aux écrits d'un envoyé de journal, comme Jean Rodes pour *Le Matin*, elle a su comprendre le pays et ses habitants, couchant à la dure avec les plus humbles, rendant compte de leur quotidien pénible et exaltant la poésie des gens et de leur région. Avant de lancer des accusations gratuites, il faut lire ces textes qui dépeignent les activités de l'époque et qui ressuscitent le charme poignant des grands rassemblements de chameaux.

Après quelques jours à Aïn-Séfra et une visite à Sfissifa (dont le récit figure dans la seconde moitié de l'œuvre) qui avait été attaqué par des résistants, Si Mahmoud va s'enfoncer dans le Sud et séjourner presque deux mois à Beni-Ounif avec de nombreuses excursions à Figuig. La date d'arrivée dans la capitale des Hauts Plateaux n'est pas connue avec précision, mais se situe au cours de la dernière semaine de septembre 1903, ainsi qu'il est précisé au début de *Sud-Oranais* (fin septembre). On peut suivre ses déplacements grâce aux articles de Jean Rodes et à son témoignage postérieur, paru dans la *Revue de l'Agnaïs* (tome 51, 1924). La consultation de ces articles a été particulièrement précieuse pour comprendre le séjour de l'écrivain et dire que

jusqu'à présent aucun biographe ne s'en était préoccupé ! La fameuse présentation d'Isabelle Eberhardt à Lyautey, que J.-M. Huleu et M.-O. Delacour situent à Ain-Séfra, eut lieu le 13 octobre à Beni-Ounif par l'intermédiaire du lieutenant Berriau, chef du Bureau arabe. La date a été déduite des articles de journaux, notamment de ceux de Rodes. Quand on analyse ce séjour, on s'aperçoit que la bienveillance du général ne lui était pas encore acquise, puisque la jeune femme n'eut ni l'autorisation d'interviewer les blessés d'EI Moungar, en récupération à Hadjerath M'guil, ni celle de se rendre à Béchar que la France venait d'occuper le 12 novembre. Pourtant, combien elle aurait voulu y aller ! A propos de cette relation avec Lyautey, empreinte de sympathie, il ne faut pas imaginer - comme le montre le film, *La Vie d'Isabelle Eberhardt* d'Ian Pringle - qu'Isabelle Eberhardt eut de très nombreuses conversations avec le commandant des troupes. Durant son séjour en 1904, ils ne durent s'entretenir guère plus d'une demi-douzaine de fois, car Lyautey était un militaire très occupé qui consacrait jusqu'à 16 heures par jour à ses fonctions.

Il est certain qu'Isabelle Eberhardt est repartie d'Aïn-Séfra, le 4 décembre 1903 (elle ne dut y rester que deux ou trois jours), puisque le soir du retour sur Alger, elle a passé la nuit à Tiout d'où elle cite la fête de la *fedhila* (la miramadhan). Elle est de nouveau dans la capitale algérienne vers le 20 décembre, au plus tard le 25, parce qu'elle a pris son temps (le 8 à Géryville) et a voyagé à cheval, tout en observant la prescription religieuse du jeûne et par un temps particulièrement froid (neige à Ain-Séfra et gelées blanches sur les Hauts Plateaux)¹. La première version de *Sud-Oranais* paraît dans *Al-Akhbar* du 3 janvier jusqu'au 1^{er} mai 1904, en dix-huit livraisons regroupant vingt-quatre chapitres qui deviendront quarante dans la version ultime.

Si l'on excepte un rapide voyage jusqu'à Figuié en février 1904, avec un crochet par Oudjda (d'où le récit éponyme, écrit le 17 mars), Isabelle Eberhardt est de retour à Ain-Séfra dès le 1^{er} mai suivant, car elle a pris le train à Alger, ce jour-là (entrefilet dans *La Dépêche algérienne* de

¹ D'après les journaux de l'époque, cet hiver 1903-04 était particulièrement précoce et rigoureux.

cette date). Grâce à la référence du Mouloud dans la première version de «*Vers Béchar*» (parue dans le même journal), lors de son départ de Beni-Ounif, nous savons qu'elle est parvenue au terme de son voyage à Kénadsa, vers le 28 mai. Elle a donc passé trois semaines dans la capitale des Hauts Plateaux. La date du retour est difficile à cerner. En tout cas, elle n'a séjourné tout au plus que deux mois dans la zaouïa Zianiya. Peut-être n'y est-elle restée qu'un mois ou guère plus de cinq semaines ? C'est la réponse quand on se fie à la clôture de son œuvre : «*[-...] le grand charme d'il y a un mois s'est évanoui...* » (p.228) ou à ce qu'à écrit Victor Barrucand dans la préface de *Trimardeur* : «*[-...] après un mois de claustration volontaire à la zaouïa de Kenadsa [...]*» (p. 14)¹. Pourtant, le récit «*Gens de l'Ouest*», publié le 26 août par la *Dépêche algérienne*, porte l'indication «*Kénadsa, juillet 1904* » et prouve que Si Mahmoud y était présent durant ce mois, d'où deux mois de résidence à Kenadsa². Par contre, début septembre, elle est de retour à Aïn-Séfra, parce que la publication de «*Joies noires* » dans la *Dépêche* est datée de ce mois. Le 1^{er} octobre, elle est hospitalisée pour soigner un paludisme sévère (*ibid.* p. 15) dont elle a déjà souffert à Kénadsa (cf. «*Paradis des eaux* » in *Sud-Oranais*) et va rester à l'hôpital jusqu'au soir du 20 de ce mois, car elle va se faire délivrer un billet de sortie pour demeurer avec Slimène qui est venu la rejoindre et qui était souffrant. Et le lendemain, elle est morte lors d'une dévastatrice crue centennale, noyée et écrasée par l'écoulement de la maison qu'elle a louée au village européen. On n'a retrouvé son corps que six jours plus tard et on l'a enterrée au cimetière Sidi Boudjemaâ, où Si Mahmoud Eberhardt repose pour l'éternité.

Isabelle Eberhardt et Aïn-séfra

Si l'on s'intéresse au temps que l'écrivain a passé à Aïn-Séfra, on s'aperçoit qu'il a duré douze semaines approximativement trois mois, durée qui se décompte ainsi : une semaine lors de la 1^{ère} arrivée, une autre au retour de Beni-Ounif en 1903, trois autres en mai et sept dernières en automne 1904. Comparé aux périodes totales passées dans le Sud-Ouest algérien qui ont couvert huit mois et demi, Isabelle Eberhardt a environ vécu le tiers de cette

¹ Peut-être l'indication de V.B. n'est-elle que la reprise de celle de *Sud-Oranais* ?

² Cf. la présentation de *Isabelle, une Maghrébine d'adoption*, chap. X, pp. 118- 128 et la thèse *Etudes critiques et génétique de Sud-Oranais d'Isabelle Eberhardt* partie I, B ; chap. «*Définitivement en Algérie* », pp. 97- 98 Université Paul Valéry de Montpellier, mai 2003.

durée à « *La Source jaune* ». Il nous importe de vérifier comment cette temporalité se répercute au niveau de la narration.

L'ensemble de *Sud Oranais* comprend dix chapitres relatifs à Aïn-Séfra, soit exactement 13,5 % du total récit qui en compte 74¹. Autrement dit, la narration concernant la ville ne représente qu'un septième du total, soit un pourcentage inférieur de plus de la moitié par rapport au temps passé. Cela est essentiellement dû à l'élaboration de la version définitive du récit pendant qu'elle séjournait en automne, dans votre agglomération ainsi qu'elle l'a déclaré à Mme Clavel, dans une lettre datée du 15 octobre : « *Je travaille beaucoup et j'ai enfin fini la copie de Sud-Oranais...* » (voir préface de *Trimardeur*, p. 15). Mais cette proportion réduite est largement compensée par le fait que Si Mahmoud repose, pour toujours, parmi vos chers disparus. Par contre, en étant attentif à la structure de l'œuvre, Aïn-Séfra est largement privilégiée par sa place dans la relation de voyage. *Sud-Oranais* s'ouvre par trois chapitres qui suivent le premier qui narre le déplacement d'Alger à celle-là dont l'écrivain dresse une description rapide d'un tiers de page. L'agglomération réapparaît à la fin de la première partie, narrant le séjour de 1903, grâce à cinq divisions consécutives qui lui sont exclusivement consacrées. A cette place se trouve également le milieu du texte complet (pp. 101 à 119 sur les 228 feuillets)². A l'instar des principales étapes du séjour de l'écrivain, Aïn-Séfra a droit à un chapitre éponyme qui devait concerner le ksar, mais dont, malheureusement, il ne survit que les quatre dernières lignes, avec la disparition de presque une page (25 à 29 lignes de texte). Par ailleurs, nous avons réussi à retrouver et à déchiffrer deux pages sur les trois du chapitre inédit « *Sidi Bou Tikhil* », qui est primordial parce qu'il montre que Si Mahmoud a parfaitement compris la valeur et l'importance du culte des saints en Islâm. La clôture du texte est éloquente : « *Et dehors, le soleil luit radieux, sur cette poignée d'êtres simples réunis-là par l'éternel besoin qu'éprouve*

¹ En décomptant le nombre de pages, on parvient à un résultat très proche, tout près de 13%.

² Le milieu de la narration se situe exactement au 2^{ème} tiers de « *Joies noires* », le chapitre consacré à la description d'une « *orgie noire* », c-à-d d'un bouge où l'on danse et fume du kif, pendant que quelques musiciens jouent.

*l'âme humaine de sortir du cercle de fer de la r[oute] tangible, source des douleurs, pour s'en aller dans le vag[ue] de l'Océan des Mystères... »*¹ Par conséquent, on est loin de l'accusation de superstitions, que l'on a portée contre cette pratique qui - ne l'oublions pas - est issue du mysticisme. De plus, ce passage voit son intérêt renforcé par la référence à la maison qu'elle habitait en mai : tout près de la sépulture du célèbre saint.

Les autres chapitres sont «*Tirailleurs*» dont V. Barrocand a pris le dernier tiers pour en faire «*Images fortes* » (49° chap. sur 54 de *D.O.C.I.*), avec l'ajout personnel de quatorze lignes au début ; puis «*Marché* [d'Aïn-Séfra] » et *Joies noires*, divisions qui reprennent leur place initiale dans l'architecture du manuscrit, alors que son premier éditeur les a publiées dans la 2^{ème} partie, «*Choses du Sahara*», de *Dans l'ombre chaude de l'Islâm*. Cet ouvrage, qui porte les deux noms comme coauteurs a publié la seconde partie de *Sud-Oranais*, avec plus de 4 000 modifications, des remaniements de structure et sept chapitres écrits par la plume de son collaborateur².

Les chapitres 2 à 4 du début sont «*Reflets de guerre* », «*Soldats d'El Mounzar* » et «*Fausse alerte* », soit trois divisions consacrées à la situation militaire et à l'insécurité, mais qui évoquent surtout le peuple arabe et les hommes de troupe (autochtones ou non).

Avant cet ensemble, le retour de Beni-Ounif en train s'achève par l'évocation de l'arrivée à Aïn-Séfra dont la description sous la neige, par une nuit glaciale, occupe un tiers de feuillet (*S-O*, p. 101).

¹ Evocation du pèlerinage au saint protecteur de l'oasis, p. 119. Les lettres entre crochets [...] sont des reconstitutions de lettres détruites. Venant après «*Joies noires* », ces deux chapitres illustrent la dualité de l'âme humaine, prise entre sensualité et recherche de l'absolu. Le noyau consacré à la ville illustre la compréhension profonde du peuple par Si Mahmoud Eberhardt (ksouriens, tirailleurs, marchands et chalands du marché hebdomadaire, spahis et noirs, et orantes du mausolée).

² L'édition de Huleu et Delacour in *Ecrits sur le sable*, t. J,(Grasset 1988) qui prétend donner l'édition originale se situe plus près de celle de V.B. que de la nôtre, avec 10 chapitres manquants, quatre écrits et replis du 1^{er} éditeur et la reproduction de 3600 modifications de celui-ci, sans compter les défaillances dans les titres et l'ordre des chapitres (version rééditée dans *S-O*, Paris, Joëlle Losfeld, 2003)

Le chapitre suivant « *Retour* », narrant le départ vers Alger, débute par une esquisse du cadre de la localité où les éléments populaires indigènes dominent. C'est un nouveau rappel des rassemblements pieux, à l'occasion de la célébration de la *fedhila* du ramadhan au cours de laquelle les croyants « *psalmodient des litanies surannées, avec l'accompagnement sourd des tambourins* ». Le lent cheminement d'innombrables chameaux qui « *descendent[...] vers Ounif pour l'un des grands convois de l'extrême sud* » suggère, une nouvelle fois à Si Mahmoud « *la tentation [...] au lieu de retourner vers l'ennui et la captivité à la ville, de redescendre avec les chameliers insouciantes vers les horizons aimés et de ne jamais revenir....* » (idem, p.102)

La deuxième partie s'ouvre par « *Été saharien* »¹, qui occupe quatre feuillets (3 est la valeur moyenne) et qui figure parmi les chapitres les plus longs. Cette position stratégique souligne le rôle primordial qui est échu à votre localité dans la narration, parce que ce passage y est totalement consacré, le narrateur y célèbre « *la capitale de l'Oranie saharienne* » qui est uniquement présentée sous son aspect arabe : « *Je la revois aujourd'hui tout autre, redevenue elle-même, dans le rayonnement morne de l'été, très saharienne, très somnolente, avec son ksar fauve au pied de la dune en or, avec ses koubbas saintes et ses jardins bleuâtres.* » (p. 121). L'été lui a redonné son envoûtement : « *Elle m'avait semblé morose, sans charme, parce que la magie du soleil ne l'enveloppait pas de l'atmosphère lumineuse qui est toute la splendeur des villes au désert.* »² Avec la sensation de possession personnelle découlant « *des impressions calmes de chez moi* » (souligné par I.E.), la sérénité du lieu permet à l'auteur de se l'approprier. Ce texte a été particulièrement malmené par les ajouts et les remaniements de Barrucand principalement dans la seconde moitié de la 1^{ère} page où son ami a très librement reconstruit le reste des lignes ayant survécues, tout en ajoutant comme suite dix-huit lignes et quatre paragraphes de sa plume³. Le second chapitre (3^o in *D.O.C.I.*) qui n'est plus intitulé « *Mort musulmane* » est *Sfissifa* dans lequel on retrouve quatre pages supprimées par ce dernier, avec les trois qui figurent déjà dans *L'Ombre chaude de l'Islâm* et qui

¹ V.B. a scindé ce paragraphe en deux : « *Eloignement* » et « *Musiciens de l'Ouest* ».

² Après *est*, V.B. a écrit : tout le luxe des villes d'Afrique.

³ L'édition de Huleu et Delacour (Grasset) a repris, à peu de choses près, la version trafiquée du 1^{er} éditeur.

concernent la koubba et le cimetière de Sidi Bou djemaa. Toutefois, après la description d'un enterrement, on n'a plus l'ajout de Barrucand qui se veut prémonition d'Isabelle Eberhardt: « *Que c'est simple de mourir!* » (*ibid.* p. 103).

En conclusion, les passages sur Aïn-Séfra représentent le nœud de la narration et la ville joue un rôle déterminant et occupe une place privilégiée dans l'architecture de *Sud-Oranais*. Bien que l'importance des textes qui la concernent ne soit que la troisième, loin derrière ceux relatifs à Kènadsa (35 %) et encore après Beni-Ounif (24 %), les nombreuses références au cours du récit de voyage sont là pour rappeler l'ascendant de votre agglomération, qui est toujours évoquée en début des deux parties, soulignant son rôle stratégique dans la narration et qu'elle a portée sur le devant de la scène littéraire¹. C'est également de votre localité qu'Isabelle Eberhardt a écrit la dernière lettre ayant survécue que nous avons déjà citée, celle à Berthe Clavel de Paris dans laquelle elle faisait part de ses projets, six jours avant sa fin tragique qui l'a liée à Aïn-Séfra pour toujours : [...] *L'hôpital est sur la hauteur et la vue est belle. Ce sont les douces journées d'automne, le ciel est pur et le soleil radieux sur les sables où reverdit l'alfa [...]*. Sa présence parmi vos chers disparus y attire des curieux et des admirateurs du monde entier.² Aussi les manifestations que nous lui consacrons ne sont que la reconnaissance que nous lui devons d'avoir défendu les opprimés de l'époque et célébré la terre algérienne. En tout cas, personnellement, je dois à l'étude inlassable* de son œuvre une bonne partie de l'attachement à ce pays et n'est-ce pas un des meilleurs arguments face à quelques détracteurs ? Puisse Si Mahmoud Eberhardt susciter d'autres recherches fécondes et d'autres vocations littéraires !

¹ Un ami et collègue de Saïda m'a fait part du souvenir impérissable qu'il a gardé de l'étude au collège du chapitre « *Eté saharien* » en me récitant tout le début du chapitre. Il faut que certains de ces textes soient à nouveau proposés à la lecture dans les établissements scolaires, comme c'était le cas auparavant.

² Des touristes sont venus de leur Suède natale pour découvrir Aïn-Séfra, tant fêtée par I.E.

* Notre collègue demeure le meilleur spécialiste d'I.Eberhardt et mérite un hommage de notre part. D' B.Ch.

Bibliographie succincte

- Eberhardt, Isabelle & Barrucand, Victor, *Dans l'ombre chaude de l'Islâm*, Paris, Fasquelle, 1905.
- Eberhardt, Isabelle. *Notes de route* (1^{ère} partie de *Sud-Oranais*), Fasquelle, 1908
- Eberhardt, Isabelle, *Trimardeur*, Fasquelle, 1922 ;
Ecrits sur le sable, tome I, Paris, Grasset, 1988 ;
tome II, 1990.
Ecrits intimes, Paris, Payot, 1991.
Le Dernier voyage dans l'ombre chaude de l' Islâm.
Alger, ENAL, 1991.
- Charles-Roux, Edmonde, *Un désir d'Orient* Paris, Grasset, 1988 ;
Nomade j'étais, Grasset, 1995 ;
Isabelle du désert, (réédition des deux volumes de la précédente biographie, avec des illustrations), Grasset, 2003.
- Giraud, Ernest. *Une colonie d'enfer*, Alfortville, Librairie internationale, (1905 ?).
- Pakdaman, Homa, *Djamal-ed-Din Assad Abadi dit Afghani*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1969.
- Rochd, Mohammed, *Isabelle, une Maghrébine d'adoption*, (avec des textes d'I.E.) Alger, OPU, 1992.
Edition critique de Sud-Oranais d'I.E., Oran, Dar el Gharb, à paraître (janvier 1905).

Abréviations :

Chap. = chapitre ;

D.O.C.I = *Dans l'ombre chaude de l'Islâm* ;

I.E. = Isabelle Eberhardt ;

M.J. = *Mes Journaliers* ;

R-L = René-Louis (Doyon) ;

S.O. = *Sud-Oranais* ;

V.B. = Victor Barrocand.